



HAL
open science

Les “ petites écoles ” jésuites (1830-1914)

Chantal Verdeil

► **To cite this version:**

Chantal Verdeil. Les “ petites écoles ” jésuites (1830-1914). L. Nordiguian. Le P. Joseph Delore (1873-1944), Presses de l'Université Saint-Joseph, pp. 49-56, 2003. halshs-01116695

HAL Id: halshs-01116695

<https://shs.hal.science/halshs-01116695>

Submitted on 14 Feb 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les « petites écoles » jésuites (1830-1914)

Les écoles du P. Delore, portées par un homme seul et jaloux de son « fief »¹, ne sont pourtant pas uniques dans l'histoire de la mission jésuite de Syrie. D'autres pères, comme le P. Riccadonna dans la Bekaa autour des années 1860, ou le P. Barnier à la fin du XIX^e siècle dans la région de Homs, avaient auparavant animé des réseaux scolaires composés de petites écoles. Leur exemple, comme celui du P. Delore, illustrent bien le fonctionnement de la mission de la Compagnie de Jésus en Syrie, dont bien des œuvres reposent sur des initiatives individuelles. Il met aussi en lumière la place que les missionnaires latins, et parmi eux les jésuites, accordaient aux écoles dans leur apostolat².

Cette conception de l'école les a conduits à multiplier les établissements qui formaient un réseau qui s'étendait à partir de leurs résidences. Toutes avaient été établies grâce au soutien des villageois et dispensaient d'abord un enseignement religieux.

L'école dans l'économie de la mission jésuite de Syrie

Pour la mission jésuite de Syrie, l'école présentait tant d'avantages qu'elle était considérée comme l'œuvre qui « [produisait] les plus solides résultats »³. Elle mettait en effet les missionnaires en relation avec les différentes catégories qui composaient la population locale. Institution durable par opposition aux tournées apostoliques par définition limitées dans le temps, elle constituait à l'égard des catholiques « le vrai moyen de persévérance »⁴ et leur inculquait l'instruction religieuse qui, sans elle, leur aurait fait défaut. Elle exerçait en outre une « salubre influence sur les diverses nations chrétiennes séparées »⁵, à travers les enfants des familles grecque orthodoxes ou arméniennes grégoriennes qui les fréquentaient. Elle attirait enfin aux missionnaires, selon leur expression, « l'estime de quelques musulmans honnêtes »⁶.

L'école répondait en effet à une demande de la population locale dont les pères jésuites se plaisaient à souligner « l'heureux élan », et « l'estime toute nouvelle »⁷ qu'elle manifestait pour l'instruction. L'école pouvait dans ces conditions servir d'appât pour attirer les « hérétiques » ou les « schismatiques », et les ramener dans le giron de l'Église catholique. Car, comme le notait un missionnaire désabusé, « en Orient plus qu'ailleurs, pour ramener une population hérétique au sein de la sainte Église, il faut lui offrir un avantage temporel »⁸.

L'école se révélait aussi un moyen efficace de concurrencer l'apostolat des missionnaires protestants, qui menaçait, selon les religieux latins, les fidèles des Églises orientales. Michel Jullien rapporte à ce propos une anecdote éclairante : elle met en scène « un ministre protestant en route pour Saïda, qui, interrogé sur le but de son voyage, répondit :

" Je vais ouvrir deux écoles.

- Comment deux ?

¹ ALSI, 6.A.13, Le P. Joseph Delore (1873-1914), notice biographique, anonyme et sans date, mais rédigée selon toute vraisemblance par le P. H. Jalabert.

² Sur les missions latines en Syrie au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, voir C. VERDEIL, « Travailler à la renaissance de l'Orient chrétien. Les missions latines en Syrie (1830-1945) », dans *Proche-Orient Chrétien*, 51, 2001, Fasc 3-4, p. 267-316.

³ M. JULLIEN s.j., *La nouvelle mission de la Compagnie de Jésus en Syrie (1831-1895)*, 1899, Delhomme et Briguet, Paris, Lyon, 2 volumes. vol. 2, p. 232.

⁴ ARSI, Syr 1003, V, 8, Lettre du P. A. de Damas au Ministre des affaires étrangères, Paris, 8 mars 1860

⁵ M. JULLIEN s.j., *La nouvelle mission de la Compagnie de Jésus en Syrie (1831-1895)*, op.cit p. 206

⁶ Ibid.

⁷ ARSI, Syr 1003, II, 24, lettre du P. Estève au P. Beckx, février 1857.

⁸ M. JULLIEN s.j., *La nouvelle mission de la Compagnie de Jésus en Syrie (1831-1895)*, op.cit p. 206

- Oui deux. Dès que j'aurai établi la première, les Jésuites viendront fonder la seconde" »⁹.

Dans le vocabulaire des missionnaires de l'American Board, « jésuites » désignaient en fait l'ensemble des ordres latins, et pas nécessairement la Compagnie de Jésus. La « lutte » contre ceux que les catholiques nommaient les « biblistes » n'était pas l'apanage des jésuites, car les autres congrégations latines en Orient y participaient elles aussi. Mais ce récit rend bien compte de l'émulation qui régnait alors entre les missionnaires des deux bords.

Ces écoles n'étaient pas nécessairement des écoles de français. Diffuser cette langue n'était pas en effet l'objectif premier d'établissements chargés d'abord d'inculquer aux enfants une instruction morale et religieuse. Avant la fin du XIX^e siècle, faute de maîtres compétents, les classes de français n'étaient pas répandues dans les écoles de villages, mais étaient surtout ouvertes dans les locaux des résidences. L'enseignement du français leur garantissait alors le soutien de la France, qui profitait à l'ensemble de la mission. Ainsi la résidence de Homs, a été créée en 1882 avec le soutien financier de la France, mais à la condition expresse qu'une école lui sera attachée¹⁰.

L'importance que revêt, aux yeux des missionnaires latins, l'instruction religieuse, les attentes de la population en matière d'enseignement, ainsi que les investissements effectués par les missions protestantes dans ce domaine, tout comme l'intérêt qu'y portaient les autorités françaises ont concouru à la fondation d'écoles qui se sont multipliées dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

L'extension du réseau scolaire à partir des résidences jésuites

Les effectifs des écoles jésuites se sont accrus rapidement à partir de 1850 : en l'espace de quarante ans, entre 1856 et 1894, ils ont été multipliés par dix, et sont passés de 1200 élèves, garçons et filles confondus, au milieu des années dix-huit cent cinquante à plus de onze mille à la fin du XIX^e siècle et 12 233 en 1906 (voir tableau ci-dessous).

Effectifs des écoles primaires entretenues par les jésuites¹¹

année	1856	1894	1906
Beyrouth	150	903	1228
Bikfaaya et Choueir	200	1661	1636
Ghazir	120	1202	3178
Zahlé et Mo'allaqa	550	2024	1689
Saïda	-	1585	1317
Damas-Hauran	-	418	742
Homs	-	1121	925
Tanaïl	-	1122	1159

⁹ M. JULLIEN, *La nouvelle mission de la Compagnie de Jésus en Syrie (1831-1895)*, op. cit., p. 265. L'auteur introduit cette anecdote en écrivant « La tactique des missionnaires dans la lutte contre l'envahissement de cette pernicieuse influence fut celle d'un général chargé de défendre son pays contre l'invasion étrangère. Il fortifie sur la frontière les points les plus menacés, et il se porte à la rencontre de l'ennemi de quel côté qu'il avance ».

¹⁰ M. JULLIEN, *La nouvelle mission de la Compagnie de Jésus en Syrie*, vol. 2, op. cit. p.149.

¹¹ Sources du tableau : ARSI, Syr 1003, II, 20, Rapport de Billotet au P.Beckx, novembre 1856, M. JULLIEN, *La nouvelle mission de la Compagnie de Jésus en Syrie*, vol. 2, op. cit, p. 239; *Mission des Pères de la Compagnie de Jésus en Syrie, statistique des œuvres, ministères, écoles (1906)*, Bruxelles, Imprimerie Polleunis et Ceuterick.

Alep	-	339	459
Total	1200	11 545	12 233

L'extension de ce réseau scolaire a suivi le développement de la mission. En 1856, la Compagnie de Jésus ne possédait en Syrie que quatre résidences. Parmi elles, la maison de Mo'allaqa-Zahlé était une des plus florissantes. A partir de ce poste, comme de Bikfaya, les jésuites ont essaimé dans la montagne libanaise et dans la plaine de la Bekaa. En 1857, ils se sont installés à Saïda, d'où ils ont gagné les villages qui surplombent la ville et ceux du jabal 'Amil. Partout, au lendemain des événements de 1860, ils ont fondé des écoles. De Damas, où une maison fut ouverte en 1872, les jésuites parcouraient le Hauran où ils ont implanté une éphémère station en 1884. Les pères de Homs rayonnaient au sud dans le Qalamoun, et vers l'Ouest dans le Jabal Ansaryé jusqu'au Akkar.

Ces chiffres ne reflètent pas les effectifs des seules petites écoles puisqu'ils comprennent aussi le nombre des élèves des classes ouvertes dans les résidences, et dont le fonctionnement était assez différent de celui des « petites écoles ». Vitrines de l'enseignement dispensé par les missionnaires, les écoles de résidences bénéficiaient d'un soin particulier. Plus stables, elles disposaient de locaux plus confortables, étaient tenues par des maîtres mieux formés, et plus étroitement surveillées par les missionnaires de la Compagnie. Elles ne scolarisaient cependant qu'une minorité d'élèves, peut-être un dixième, tandis que l'écrasante majorité des effectifs des écoles jésuites étudiaient dans des « petites écoles », qui étaient entretenues par la Compagnie et les habitants des villages.

Une organisation qui associe les jésuites et la population locale

L'organisation de ce réseau scolaire alliait étroitement les jésuites et la population locale. Les religieux dirigeaient les écoles, ils en recrutaient les maîtres, fixaient les conditions de son service et pourvoyaient à une partie de leur rémunération. Car il était rare que les villageois ne participent pas à l'entretien du maître, auquel ils fournissaient le plus souvent un local.

La direction des jésuites sur ces écoles de montagne s'exerçait d'abord lors de leur fondation. Par la suite, elle prenait la forme de visites régulières aux maîtres et aux maîtresses. Le recrutement des enseignants des écoles de garçon, principale tâche qui incombait aux religieux, soulevait des difficultés qui ne se sont pas estompées avec le temps. Pour y pallier, les jésuites ont jeté les bases d'un institut de frères enseignants, les Xavériens. Jusqu'au début des années 1870, ils puisaient dans ce vivier pour ouvrir des écoles de garçons. Son extinction progressive, les a privé de cette pépinière et les jésuites furent contraints de recruter des maîtres ailleurs. Dans les villages, ce sont souvent les prêtres, leurs enfants, ou ceux des notables qui remplissaient cet office¹². Les écoles de filles ne posaient pas ce problème : la congrégation des sœurs des Saints Cœurs de Jésus et de Marie, autrement dit les Mariamettes, qui a regroupé ses premières associées au milieu des années 1850, apportait aux écoles la plupart de leurs institutrices. Ces dernières étaient formées lors de deux ans de noviciat, où elles apprenaient à lire et à écrire l'arabe, puis, à partir de la fin des années 1880, le français¹³.

Une fois l'école ouverte, les jésuites surveillaient le maître ou la maîtresse par des visites régulières. Avant que le P. Delore ne commence ses marches dans le Kisrouan, le P. Barnier a arpenté le Akkar et le jabal Ansariyé. Le P. Riccadonna avait même mis en place un système de « délégués » pour surveiller les maîtresses disséminées dans la plaine de la Bekaa

¹² « Rapport du RP. Barnier, sj, sur les écoles de Homs et environs, Homs, 15 décembre 1892 », *BOEO* 196, mai 1893, p. 83-98.

¹³ H. JALABERT s j, *Histoire d'un siècle. La congrégation des Soeurs des Saints Coeurs de Jésus et de Marie au Liban et en Syrie, 1853-1953*, 1956, Beyrouth, 198 pages.

au début des années 1860. Deux prêtres, l'un pour le sud, l'autre pour le nord, « confessent les religieuses de leur district, visitent leurs classes, tiennent la petite bourse qui désormais renferme les aumônes [qui leur sont destinées], et surtout préviennent les dangers que pourraient courir les sœurs, des difficultés qu'on leur suscite, et aussi des défauts qu'ils ont remarqués »¹⁴.

Ces tournées des écoles permettaient aussi de veiller à ce que les villageois s'acquittent de leurs devoirs envers ceux qui faisaient la classe. Leur contribution était fixée par les pères et concernait surtout la rémunération du maître et la fourniture d'un local pour l'école. Aux aumônes distribuées par les jésuites s'ajoutaient en général une rétribution en nature versée par les parents d'élèves à l'exclusion des plus pauvres¹⁵. Au début des années 1860, les familles devaient ainsi pourvoir à l'alimentation du maître et à une partie de son habillement en lui fournissant deux *qumbaz* et des souliers¹⁶, mais d'après le P. Laborde, elles « nourri[ss]aient proportionnellement mieux leurs moutons et leurs vaches que [les] pauvres maîtres »¹⁷ ! Le local était aussi à leur charge, et servait à la fois de logement pour le maître ou la maîtresse, de cuisine et de classe¹⁸. Ce n'était parfois qu'une chambre de la maison d'une famille plus aisée, ou encore une pièce utilisée l'été pour l'élevage de la soie. L'école se déplaçait alors dehors, sous les arbres. Même en hiver, il n'était « pas question [...] de bancs ni de tables, chacun [était] accroupi par terre sur un bout de natte, de peau ou de sac, dans le coin d'une maison de paysan »¹⁹.

Ces conditions de vie frustes et rudimentaires expliquent une partie des difficultés qu'éprouvaient les jésuites à recruter des maîtres et des maîtresses. Elles rendent aussi ces écoles très précaires. La défection des paysans, ou la lassitude d'un maître ou d'une maîtresse pouvaient entraîner la fermeture d'une classe parfois éphémère. Elles symbolisent aussi la modestie de ces établissements, perceptible aussi dans leur enseignement.

Une instruction surtout religieuse

Les petites écoles dispensaient avant tout un enseignement religieux. Au début des années 1860, les sœurs des saints cœurs, sur un total de six heures de classe, enseignaient « la lettre du catéchisme, une demi-heure le matin, une demi-heure le soir ; de plus, elles y joign[ai]ent les explications nécessaires »²⁰. La classe commençait par la messe ou par une prière, et les élèves étaient souvent invités à adorer le Saint Sacrement. Dans le Akkar à la fin du siècle, le catéchisme constituait toujours la base de l'enseignement. Les livres religieux, catéchisme ou psautier, étaient utilisés pour apprendre à lire et à écrire, en arabe et parfois en syriaque. Aux filles, les sœurs enseignaient aussi les arts ménagers, la couture, la cuisine, cette éducation devait faire d'elles de bonnes épouses, capables de tenir leur maison et de transmettre à leurs enfants la foi et les valeurs qu'elles avaient reçues²¹. Le règlement rédigé pour les écoles jésuites dans les années 1860 reflète bien les ambitions modestes de ces écoles

¹⁴ A. de DAMAS, « La fête du Sacré Cœur à Maallaka de Zahleh, le 17 juin 1862 », *BOEO*, 17, septembre 1862, 141-153, p. 151.

¹⁵ « Rapport du RP. Barnier, sj, sur les écoles de Homs et environs, Homs, 15 décembre 1892 », *BOEO* 196, mai 1893, p. 83-98.

¹⁶ ARSI, Syr 1004, XIII, 1, Lettre du P. Laborde au P. Beckx, Bikfaya, 14 novembre 1862 ; A. de DAMAS sj, « Les sœurs arabes du sacré cœur de Zahlé », *BOEO*, 16 juillet 1862, p. 125-134, p. 133.

¹⁷ « Lettre du P. Laborde au P. Terret », Bikfya, mars 1863 », *Lettres de Fourvières, 1860-1869*, p. 150-157, p. 156.

¹⁸ « Les écoles de pères de la Compagnie de Jésus au Mont Liban, rapporté adressé au Conseil de l'œuvre des Ecoles d'Orient par le R.P. de Damas », *BOEO* 19, janvier 1863, p. 206-215, p. 212.

¹⁹ « Lettre du R.P. Barnier, supérieur de la mission de Homs, au R.P. Charmetant, directeur général de l'œuvre d'Orient, Homs, 27 janvier 1897 », *BOEO* 220, mai-juin 1897, p. 123-128, p. 127.

²⁰ A. DE DAMAS, sj, « Mont Liban, Les sœurs arabes du Sacré Cœur de Zahleh », *BOEO* 16, juillet 1862, p. 125-134, p. 129.

²¹ A. de DAMAS, « Les sœurs arabes du sacré cœur de Zahlé », *BOEO*, 16 juillet 1862, p. 125-134, p. 130.

de montagne. Il n'évoque quasiment pas les disciplines enseignées, mais détaille dans plusieurs articles, comment le maître devait tenir compte des absences des élèves, et les empêcher de se déplacer, de manger et de parler à haute voix en classe²². L'assiduité et le sérieux apparaissent ainsi plus que les compétences acquises, comme les principales qualités du bon élève.

Le français a fait son apparition dans les années 1880 dans les écoles de filles. A partir de cette date, les sœurs des Saints Cœurs apprenaient cette langue durant leurs années de noviciat. Le recrutement de maîtres en mesure d'enseigner cette langue posait davantage de difficultés. Les curés ou leurs fils recrutés par les missionnaires ne la connaissaient pas toujours, surtout dans les régions les plus reculées comme le Akkar. Ce n'est pas avant la fin du XIX^e siècle que la langue française s'est généralisée dans l'ensemble des écoles de garçons.

La pédagogie reposait en grande partie sur l'oral. Dans les écoles des Xavériens, la lecture et l'écriture sont réservés à un maître particulier, les autres se contentaient faire retenir des leçons sans recourir à l'écrit. Les leçons étaient apprises par cœur, puis récitées devant le maître, qui interrogeait les élèves individuellement. Il était souvent muni d'un bâton, signe de son autorité, et menace pour les élèves qui prétendraient la contester. Au milieu du XIX^e siècle, le fellaq « régnait encore en maître »²³ dans les écoles, et les élèves des jésuites n'y échappaient pas. Il ne disparut que progressivement. Pour récompenser leurs meilleurs éléments, et encourager l'émulation entre les élèves, les maîtres distribuaient des images pieuses et des médailles²⁴.

Cette rapide description met en lumière combien les écoles du P. Delore s'inspiraient d'un modèle créé par ses prédécesseurs. Ce modèle d'un réseau d'écoles, dirigées de loin, par les missionnaires et ouvertes avec le soutien de la population locale, a fait, si l'on peut dire, école. Au milieu des années 1880, l'abbé Géraïgiry, futur patriarche grec-melkite, était à la tête de quatorze classes réparties à Zahlé, Baalbek, et dans la Bekaa. Elles étaient tenues par les curés auxquels l'évêché grec-catholique fournit des honoraires de messe²⁵.

Mais si l'organisation du réseau scolaire du P. Delore ne se distinguait guère de ceux établis au XIX^e siècle, des changements sont cependant clairement perceptibles : le soin qu'il apportait à recruter des maîtres et des maîtresses qui connaissent le français comme l'utilisation de manuels scolaires, témoignent de nouvelles exigences en matière scolaire.

²² S. KURI, s.j, *Une histoire du Liban à travers les archives jésuites, dar el-Machreq éditeurs, Beyrouth*, 1985, 1992 et 1996, 3 volumes, vol. 3, p. 327-328 et 332-335.

²³ L-X ABOUGIT, « Le R.P. Joseph-Frédéric Labordes sj », *Lettres de Mold*, 1885, p. 77-157, p. 85.

²⁴ Ibid.

²⁵ « Rapport de l'abbé Géraïgiry sur les écoles indigènes de Zahlé et des districts de la Bekaa et Balbek », *BOEO* 150, septembre 1885, p. 141-151.